



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

9 février 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

9 février 1907.

Le 21 mars 1730, à minuit, un fiacre, accompagné d'une escouade du guet et à l'intérieur duquel étaient montés trois hommes portant enveloppé dans un drap le corps d'une personne morte, partait clandestinement d'une maison de la rue des Marais et, après un trajet assez long par les chemins tortueux de l'ancien Paris désert et plongé dans les ténèbres, s'arrêtait au milieu de chantiers, dans un terrain vague, non loin des bords de la Seine, soit à « la Grenouillère », c'est-à-dire vers le quai d'Orsay actuel, peut-être à l'angle du boulevard Saint-Germain, peut-être au coin des rues de Lille (ou de l'Université) et de Bourgogne... On n'est pas fixé. Là, le cadavre était descendu et, aux lanternes, tel quel, sans cercueil, rapidement enfoui, puis recouvert de chaux. C'était le corps de très haute et très puis-

sante Pauline, Phèdre, Monime, Iphigénie, Bérénice, Roxane-Adrienne Lecouvreur, la gloire de la tragédie française, décédée la veille au matin d'un mal mystérieux et foudroyant, en présence de Maurice de Saxe et de Voltaire, et à laquelle non seulement la sépulture religieuse, mais toute sépulture était refusée. Deux des hommes étaient des portefaix, à moins que ce ne fussent son domestique Pitre, et son laquais La Barre. M. Georges Monval, le trèsdistingué archiviste de la Comédie-Française, l'érudit le plus documenté sur Adrienne dont il a publié les lettres et au livre attachant duquel j'emprunte ces détails, croit que le troisième assistant, un M. de Laubinière, était tout simplement l'exempt chargé de conduire l'escouade.

Quinze ans après, paraît-il, des admirateurs et amis de la tragédienne purent exhumer ses restes et les transporter à quelque distance de là, dans le même quartier, près d'un cimetière. On ne sait rien de plus. A l'heure actuelle, le lieu présumé de sa sépulture est l'hôtel de la rue de Grenelle portant le numéro 115 et appartenant à M. le comte de Jouvencel. C'est là, sous les cuisines, que reposerait ce qui subsiste de l'interprète idéale de Corneille et de Racine.

Mme la comtesse de Jouvencel, chez laquelle, délégué par la Société de l'Histoire du théâtre, je me suis présenté ces jours derniers, espérant obtenir de sa bonne grâce quelques précieuses indications, a bien voulu me recevoir et me don-

ner, avec une infatigable complaisance, de très curieux renseignements dont il est, hélas ! bien difficile, pour ne pas dire impossible, de pouvoir contrôler aujourd'hui l'exactitude.

D'après la tradition qu'elle a recueillie, Adrienne ne serait pas morte dans la maison de la rue des Marais, mais dans l'hôtel dont elle est propriétaire. La chambre qu'elle occupe serait celle-là même où la tendre et malheureuse amie de Maurice de Saxe aurait rendu le dernier soupir. Mme de Jouvencel a eu l'extrême bonté de me permettre de voir cette chambre. Elle est au premier étage et s'éclaire par deux fenêtres qui donnent sur une cour mais qui, à l'époque, s'ouvrait sur les jardins et la libre campagne.

Je ne pouvais — durant les quelques minutes que je restai dans cette pièce — m'empêcher de me rappeler certaines notifications de l'inventaire de la chambre mortuaire que j'avais lu la veille. Je la remeublais par la pensée. Était-ce entre ces mêmes murs qu'était « le lit à tombeau ! garni de son enfonceure, à housse de toile de coton fond blanc à bouquets rouges, doublée de taffetas citron » ? J'en cherchais la place, ainsi que celle « du clavessin dans sa boîte et sur son pied de bois peint façon de la Chine ». Et j'imaginai la scène, je la voyais... le désarroi du service, les sanglots des femmes, cette charmante idole d'un jour s'éteignant là, pâissant sur les oreillers, perdant à vue d'œil, goutte à goutte, le sang de son front, de ses joues, de ses lèvres, la

pathétique douleur des deux différentes figures de Maurice et de Voltaire, la crispation rageuse amaigrissant encore le visage, cadavérique aussi, de l'auteur de *la Henriade* et le calme désespoir cuirassant la face léonine du vainqueur de Fontenoy, enfin l'instant immense de la mort... qu'accompagne la fanfare matinale des cris du Paris de Louis XV... Balais!... Carpes vives!... Argent de ma belle herbe!...

Avant de sortir, j'ai lu, sous le porche de l'hôtel, le huitain que composa, à l'âge de quatre-vingt-six ans, d'Argental, un des amis d'Adrienne. Cette inscription, gravée sur une dalle de marbre, fut trouvée dans un placard par M. de Jouvencel quand il se rendit acquéreur de l'hôtel. La voici :

Ici l'on rend hommage à l'actrice admirable,
Par l'esprit, par le cœur également aimable,
Un talent vrai, sublime en sa simplicité
L'appelait par nos vœux à l'immortalité.
Mais le sensible effort d'une amitié sincère
Put à peine obtenir ce petit coin de terre,
Et le juste tribut du plus pur sentiment
Honore enfin ce lieu méconnu si longtemps.

Il est probable que le mystère de la sépulture d'Adrienne ne sera jamais éclairci. La Société de l'Histoire du théâtre souhaitait d'autant plus vivement qu'un témoignage public, officiel, fût rendu à la touchante mémoire de l'illustre artiste et elle avait exprimé son grand désir de voir attribuer à une de nos nouvelles rues le nom

d'Adrienne Lecouvreur. Elle a eu la joie d'apprendre que, depuis cette semaine, c'était chose faite. Le Conseil municipal a décidé qu'il y aurait une rue Adrienne-Lecouvreur... Ce sera, hélas! un peu loin, dans le XX^e arrondissement... Mais qu'importe à qui n'est nulle part? La plus belle des avenues ne vaudra d'ailleurs jamais le plus modeste des tombeaux.

*
* *

Il est question de reviser le procès de Mme Lafarge. M. Louis Martin, député du Var, espère obtenir la cassation du jugement rendu à Tulle en 1840. Cette affaire a passionné nos parents. Ils en parlaient encore au coin du feu, vingt ans après, avec une espèce d'angoisse sentimentale. Je me rappelle avoir, enfant, feuilleté maintes fois une livraison des *Causes célèbres* sur la couverture de laquelle se détachait le portrait de l'héroïne, charmante et grave, sous le chapeau cabriolet à long voile. Etrange figure qui semble évadée de la galerie des personnages de Balzac! La châtelaine du Glandier a laissé un nom, un nom de feuilleton magnifique et fameux et d'où la sympathie, ma foi, n'est pas totalement exclue. Presque tout le monde sait ce que c'est que Mme Lafarge: « Ah! oui... une femme qui faisait des vers en province, dans le temps, et qui a empoisonné son mari. » Combien de poètes admirables et qui n'ont point badiné avec l'arse-

nic ne laisseront pas même une trace aussi vague dans la mémoire des hommes ! Le crime sera toujours un excellent facteur de postérité.

Je vais suivre avec beaucoup d'intérêt les phases de la revision du procès Lafarge... si toutefois cette revision a lieu ? Peut-être l'ardeur de M. Martin ne sera-t-elle, comme certaines flambées méridionales, qu'un feu de paille ? Nous avons, d'ailleurs, depuis quelques années, une sorte de généreuse et irrésistible incontinence de justice qui nous pousse à vouloir infirmer à tout prix certaines choses jugées. Tout le monde veut se payer son petit Calas. « Découvreur d'erreurs judiciaires » est devenu une profession qui prend de plus en plus. Cette soif d'équité est générale. Il faut s'en réjouir sans doute et admirer le zèle souvent sincère et désintéressé de ceux qui osent entreprendre ce métier courageux et difficile. Mais l'on doit aussi bien prendre garde à ceci, c'est qu'entraînés par la noble et partielle préoccupation de ne voir dans la majeure partie des assassins que des victimes touchantes, on n'en arrive, par un circuit naturel et logique, à considérer comme gredins, de fort honnêtes gens. Nous avons eu déjà des exemples fameux de cette déformation du jugement. Sans compter que l'avenir ménage quelquefois à nos trop vaniteuses certitudes d'éclatants démentis. Qui peut dire que la revision de nos revisions ne sera pas faite par nos petits-fils ?

*
* *

Il y a quelques années, je me trouvais à Rome, au moment où un jeune pensionnaire de la villa Médicis, le peintre DeFrance, gravement atteint, depuis des mois, d'un implacable mal, déclinaît de jour en jour. Il n'eut plus bientôt que quelques heures à vivre. S. Em. le cardinal Mathieu, toujours empressé à prodiguer aux Français les marques de sa paternelle bonté, voulut aller voir le mourant, et, pour cette douloureuse visite — qu'il pensait devoir être la dernière qu'il lui ferait — il revêtit son costume de cérémonie.

Certaines personnes ayant paru, plus tard, s'étonner que l'éminent prélat, si simple à l'ordinaire, ennemi si résolu du faste et de l'ostentation, se fût mis en pareils frais de gala pour l'agonie de cet enfant : « — C'est à dessein, expliqua-t-il, que j'ai mis ma robe rouge, pour faire plaisir à ce pauvre petit. Je le savais épris de la couleur, j'ai tenu à donner au moins à ses yeux d'artiste, avant qu'ils ne se fermassent, cette courte joie professionnelle. Et j'ai eu la consolation d'y réussir, car il ne détachait pas ses regards de ma robe de pourpre, et il la toucha même du bout de sa main, murmurant avec un sourire : « Comme c'est beau, un cardinal ! »

Le successeur de Mgr Perraud me pardonnera

d'avoir révélé ce trait qui montre à nu toute l'ingénieuse et délicate tendresse de son cœur.

*
* *

Le roi et la reine d'Angleterre ont été nos hôtes cette semaine. Au moment où paraîtront ces lignes, ils nous auront probablement quittés. Quel souvenir emporteront-ils de ces quelques jours passés au milieu de nous ? Aimable et charmé, j'aime à le croire, bien que leur *incognito* n'ait pas toujours été aussi scrupuleusement respecté qu'ils l'eussent voulu. Mais cela est si difficile ! C'est le plus chimérique des rêves, quand on est roi et reine, que de prétendre, par intermittences, de telle heure à telle heure, passer inaperçus. Ce moindre désir des monarques demeure le plus inexaucé. On peut être le maître des mers, courber les Indes, et n'avoir cependant pas assez de puissance pour empêcher la rue de la Paix de s'émouvoir quand on y vient faire une emplette. Même déposée pour un instant, la couronne se voit toujours. Privilège fatal, glorieux inconvénient du rang suprême !

Leurs Majestés nous ont déjà pardonné, j'en suis bien sûr, nos irrésistibles petits excès de sympathie et de respectueuse familiarité. Elles nous connaissent et savent que nous sommes d'élan, qu'il serait aussi impossible d'empêcher un Français d'acclamer un souverain qu'un Parisien de se retourner au passage d'une jolie femme.

Edouard VII n'a d'ailleurs à s'en prendre qu'à lui de la patriotique et chaude vivacité qu'excite sa présence. Le peuple de Paris, grand enfant simpliste qui ne retient de tout que le juste et l'essentiel, a son opinion faite sur le digne fils de Victoria. Il sait que, du jour où il a touché le sceptre, il a conquis l'universelle admiration, par la hauteur et la sûreté de ses vues, qu'il tient à cette heure, dans ses prudentes et sages mains, la paix du monde, et qu'il est un grand roi. Quoi d'étonnant alors à ce qu'il profite des quelques minutes de repos et d'amical interrègne que prend à Paris, en passant, celui qui fut le prince de Galles, pour lui en témoigner, ainsi qu'à la gracieuse reine Alexandra, sa cordiale et impulsive gratitude ?